

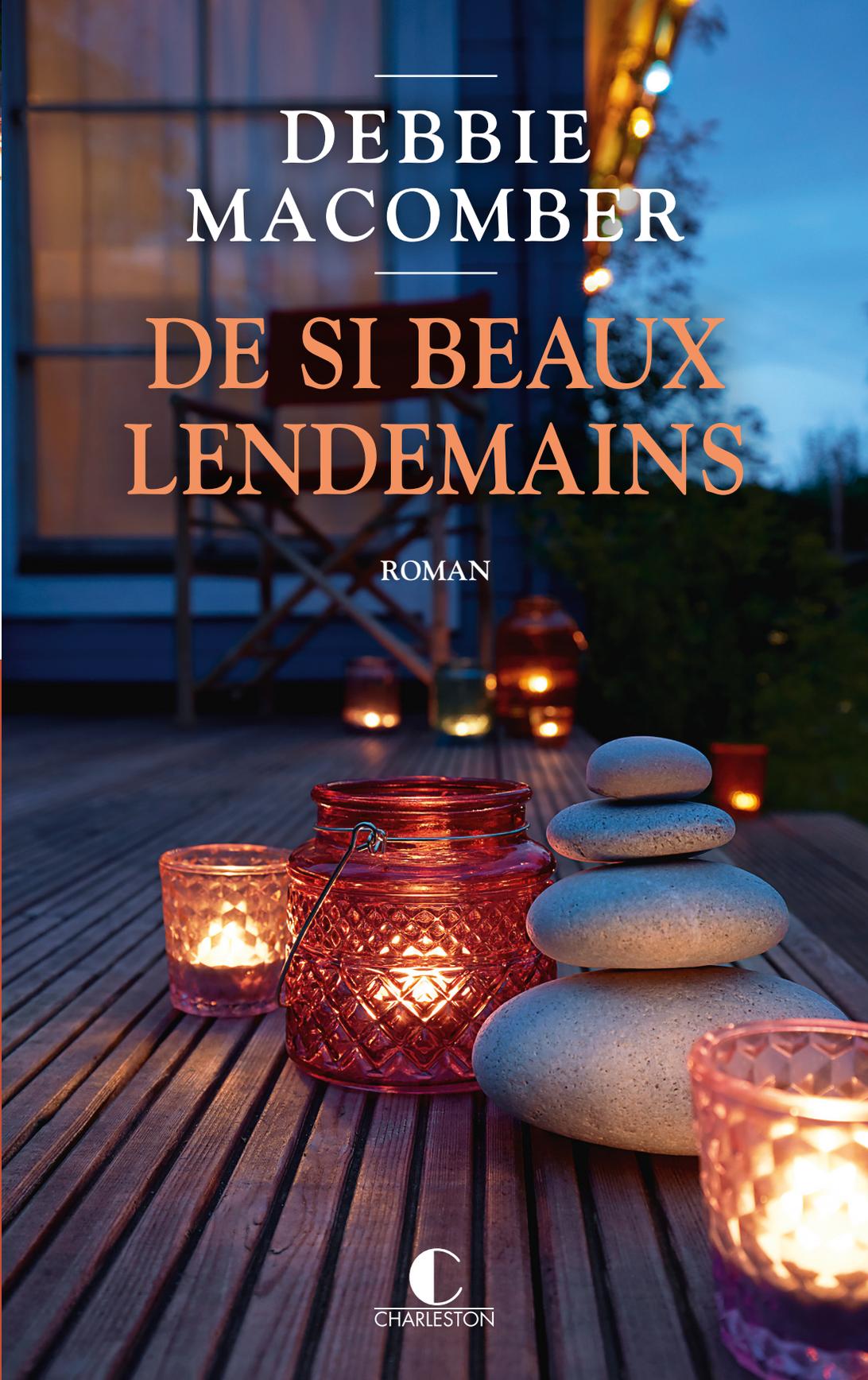
---

DEBBIE  
MACOMBER

---

DE SI BEAUX  
LENDEMAINS

ROMAN



C  
CHARLESTON

---

DEBBIE MACOMBER

---

## DE SI BEAUX LENDEMAINS

Retour à Cedar Cove - tome 5

Alors que l'été approche, Jo Marie se retrouve seule à la Villa Rose. Peu après lui avoir déclaré son amour, Mark a dû une nouvelle fois quitter la ville pour une mystérieuse mission, et rien ne dit qu'il reviendra un jour.

Heureusement, il y a toujours de l'animation à la maison d'hôtes! Jo Marie se réjouit de l'arrivée d'Emily, qui doit rester tout l'été. Cette jeune institutrice a l'intention de s'installer dans la région pour débiter une nouvelle vie.

De rencontres inattendues en retrouvailles poignantes, la magie de la Villa Rose opérera-t-elle encore une fois pour ces deux âmes en peine ?

Dans ce cinquième et dernier tome, Debbie Macomber nous emmène une fois encore dans la petite ville de Cedar Cove, et nous offre une conclusion empreinte d'amour, d'amitié et de nostalgie.

« UN ROMAN CAPTIVANT, EMPLI DE  
L'INTENSITÉ, DE LA DOUCEUR, DES CONFLITS  
ET DE LA ROMANCE QUI CARACTÉRISENT  
DEBBIE MACOMBER. »

*Book Reporter*

Traduit de l'anglais par Manon Malais

ISBN : 978-2-36812-692-9



9 782368 126929

19,90 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : le-petitatelier.com

Images : © Elektrons 08 /

www.plainpicture.com



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

## LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Dans l'immensité du monde, il existe des havres de paix, sources de sérénité et de douceur inépuisables. C'est ainsi que j'imagine la Villa Rose, ce lieu magique réparateur des âmes blessées. J'ai passé un moment reposant et agréable. La plume de l'autrice est accessible et fluide. Une belle opportunité de se dépayser. »

Marta, de @leslecturesdemissm

« L'ambiance de la Villa Rose est chaleureuse, tendre et j'ai presque eu envie d'aller y réserver mes vacances. On a envie de pousser la porte de cette bâtisse, de s'installer sur le patio où fleurissent les roses de Jo Marie. »

Anouk, de @anouklibrary

« Une lecture légère, douce, tendre et pleine d'espoir. Une fin pleine d'émotions et de montagnes russes ! »

Fanny, de @madelit\_et\_des\_livres

« Si vous souhaitez déconnecter quelques heures, visiter une charmante maison d'hôtes qui a le pouvoir d'embellir votre vie, rencontrer des personnes adorables et entières, alors vous êtes au bon endroit. Il faut sonner chez Jo Marie et savourer un bon thé en terrasse ! »

Tiphaine, de @je.lis.mes.envies

« Tous les ingrédients qui faisaient le charme des tomes précédents sont là pour faire de ce roman une lecture doudou. Dès le premier tome et jusqu'au dernier, j'avais le sentiment de rentrer à la maison, de retrouver de vieux amis. Ce côté cosy et home sweet home m'a donné envie de continuer et d'enchaîner les tomes. »

Carol-Ann, de @bbtiz

« Un roman agréable à lire, dans lequel les personnages vont apprendre à aimer, à pardonner et à faire confiance. »

Katia, de @pauselectures

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston,  
rendez-vous sur la page  
[www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston](http://www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston)



DE SI BEAUX  
LENDEMAINS

Titre original : *Sweet Tomorrows*

Copyright © 2016 by Debbie Macomber

Tous droits réservés

Traduction publiée avec l'accord de Ballantine Books, une  
marque de Random House, un département de Penguin Random  
House LLC.

Traduit de l'anglais par Manon Malais

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-692-9

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@LillyCharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication éco-responsable !** Amoureux  
des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisis-  
sons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages  
soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Debbie Macomber

DE SI BEAUX  
LENDEMAINS

*Retour à Cedar Cove 5*

Roman

*Traduit de l'anglais  
par Manon Malais*

  
CHARLESTON



*Chers amis,*

*Eh bien, nous y voilà : le dernier tome sur la Villa Rose. J'ai adoré écrire ces histoires et j'espère que vous avez aimé les lire. Lors de sa première apparition, je n'étais pas sûre que Mark Taylor était l'homme qu'il fallait à Jo Marie. Mais comme elle, j'ai appris à l'apprécier, puis à l'aimer.*

*Comme pour chaque série, les adieux sont difficiles, mais d'autres projets m'appellent... Ouvrez l'œil !*

*Ce livre est dédié à Margo Day. Les quelques mots d'une dédicace en disent bien peu. Margo est une femme phénoménale et son amitié m'honore. Pendant son séjour au Kenya, elle a secouru – oui, secouru – trente-quatre jeunes femmes qui avaient fui l'excision et le mariage forcé. Afin de leur procurer un toit et une éducation, elle a pris une année sabbatique. Avec World Vision, elle a personnellement rassemblé assez d'argent pour leur offrir un futur. Plusieurs d'entre elles sont maintenant à l'université. Mais Margo leur a offert plus qu'une éducation : elle les aimait. Suivant son exemple, nous sommes partis au Kenya, mon mari et moi, pour y rencontrer ces jeunes femmes qui nous ont raconté leur histoire.*

*Je me dois aussi de remercier Wayne Ashby pour services rendus à notre pays. Wayne, qui a été déployé en Irak à quatre*

*reprises, a joué un rôle-clé dans le détail des aventures de Mark. Merci à lui et à Laura, sa femme.*

*J'adore avoir des nouvelles de mes lecteurs, sincèrement, et je lis chacun des courriers qui me parviennent au bureau ou par mon site web. Vos commentaires ont guidé ma carrière et j'apprécie tout ce que vous avez à me dire : merci d'avance pour vos opinions, qui comptent beaucoup pour moi.*

*Vous pouvez m'écrire sur mon site, [DebbieMacomber.com](http://DebbieMacomber.com), sur Facebook, Twitter et Instagram, ou par courrier : P.O. Box 1458, Port Orchard, WA 98366, États-Unis.*

*Alors, enlevez vos chaussures et installez-vous confortablement avec un verre de thé glacé. Jo Marie et Mark vous attendent.*

*Affectueusement,*

*Debbie Macomber*

[debbiemacomber.com](http://debbiemacomber.com)

[Facebook.com/debbiemacomberworld](https://www.facebook.com/debbiemacomberworld)

[@debbiemacomber](https://twitter.com/debbiemacomber)

[Pinterest.com/macomberbooks](https://www.pinterest.com/macomberbooks)

[Instagram.com/debbiemacomber](https://www.instagram.com/debbiemacomber)

*À Margo Day.  
Qui dit qu'une seule personne ne peut pas changer  
le monde ?*



## Jo Marie Rose

**L**A VIE EST PLEINE D'ÉVÉNEMENTS INATTENDUS. Je sais que c'est une déclaration un peu théâtrale – comme « C'était le meilleur et le pire de tous les temps »... Croyez-moi, j'ai traversé l'un comme l'autre, mais j'imagine que c'est notre cas à tous sur cette Terre.

J'ai débuté au guichet d'une banque avant de gravir les échelons, en prenant de plus en plus de responsabilités. J'aimais mon travail et je progressais vite, mais cette ambition impérieuse m'a beaucoup coûté. Prise par ma carrière, je n'avais pas de temps à consacrer à une relation. Oh, j'avais bien quelques amis, mais pour ce qui était du véritable amour, je remettais tout au lendemain, en me disant que j'aurais le temps plus tard.

Puis, un beau matin, je me suis réveillée et j'ai découvert que la majorité de mes amies avaient fondé une famille. Lorsque, enfin, je me suis intéressée à l'âme sœur, les hommes que j'ai croisés sur mon chemin...

eh bien, je me contenterai de dire qu'ils m'ont amèrement déçue. Et encore, je me retiens.

Enfin, j'ai rencontré Paul Rose, dont je suis tombée follement amoureuse. Dès la première semaine, je savais qu'il était le bon. C'était un militaire de carrière et lui non plus n'était pas marié. Rencontrer cet homme merveilleux alors que j'avais abandonné tout espoir de trouver quelqu'un était un vrai miracle.

Comme dans une chanson de country, nous nous sommes mariés sans attendre une seconde. Paul était ranger dans l'Air Force et, quelques mois à peine après qu'il m'avait passé la bague au doigt, on l'a envoyé en Afghanistan où il est mort dans un crash d'hélicoptère.

J'ai cru qu'une bombe me tombait dessus.

Mon mari, que j'aimais depuis si peu de temps, m'avait quittée pour toujours. J'ai lu des ouvrages sur les différentes étapes du deuil. Ils étaient pleins de bons conseils, que j'ai ignorés pour la plupart. Ma souffrance était telle que je pouvais à peine fonctionner. Il me fallait toute mon énergie pour sortir du lit. Tout, et je dis bien *tout* ce qui comptait pour moi – ma carrière, ma maison, mon mode de vie, mes espoirs, mon rêve de fonder un jour une famille avec Paul – s'était évanoui en un clin d'œil.

Détruit, comme ça.

Encore sous le choc, j'ai fait le contraire de ce que tout le monde m'avait conseillé : « Ne prends pas de décisions importantes l'année suivant le décès d'un proche. » Sur un coup de tête, j'ai quitté mon travail de bureau et j'ai acheté une maison d'hôtes, que j'ai baptisée en hommage à mon mari décédé : la Villa Rose. J'espérais que ce virage inattendu dans ma vie me permettrait de trouver l'apaisement, et ce fut bien le cas. Mieux encore, la villa semblait avoir le pouvoir d'aider les autres à guérir, eux aussi.

Je n'en parlais pas, de crainte que l'on me préconise d'aller voir un psy. Près de quatre ans après, je me demandais encore si je n'avais pas rêvé cette première nuit. Paul était venu à moi dans un état de demi-sommeil. Il était si réel que je retenais mon souffle de peur qu'il disparaisse. J'avais l'impression qu'il m'aurait suffi de tendre la main pour le toucher, mais je n'osais pas.

Le sentir si près de moi, plein d'amour, m'aurait suffi. Mais il m'a parlé, et j'ai perçu ses mots au plus profond de moi.

Je sais que c'est dur à croire, mais je jure que c'est ce qui s'est passé. Il m'a dit, de façon très directe, que je guérirais dans cet endroit, et que tous ceux qui y séjourneraient trouveraient également la paix et le réconfort. Authentique ou non, j'ai cru à cette promesse de toute mon âme. J'avais désespérément besoin d'une raison de vivre.

Lorsque Paul m'a assuré que je guérirais, j'étais loin d'imaginer que je tomberais à nouveau amoureuse. Le rencontrer lui avait déjà été miraculeux ; je ne m'attendais certainement pas à avoir encore autant de chance. Mais découvrir l'amour une seconde fois fut encore plus surprenant. Certes, ma relation avec Mark Taylor n'avait pas bien commencé, mais n'anticipons pas.

Après la mort de mon mari, je me suis retirée en moi-même, ce qui, en y repensant, me semble parfaitement compréhensible. Pendant trois ans, j'ai vécu dans une bulle. Je me suis mise au tricot et au jardinage, j'ai adopté un chien appelé Rover. Jamais je n'aurais envisagé de telles choses dans mon autre vie.

Ma seule constante durant cette période était Mark Taylor, mon « homme à tout faire ». Il était grognon et peu loquace, parfois même carrément déplaisant. Mais au fil du temps, nous sommes devenus amis. Il m'irritait

toujours, mais de façon réconfortante – je ne vois pas comment le décrire autrement.

Mark était tout le temps là, car je l’employais pour nombre de petits boulots. En dépit de nos disputes et de nos différences d’opinions, nous étions proches, presque malgré nous. Nos prises de bec n’avaient rien de sérieux. Le taquiner m’amusait. Il adorait mes cookies, et je m’étais rendu compte que j’aurais pu lui demander n’importe quoi, ou presque, en échange d’une douceur tout droit sortie du four.

La première fois que j’ai ri à nouveau après la mort de Paul, c’était grâce à Mark. Il était en train de repeindre le mur et, en descendant de l’échelle, il avait marché dans son seau. J’en avais pleuré de rire, même si lui n’était pas amusé du tout.

J’avais beaucoup de projets pour la villa, dont la création d’une roseraie et la construction d’un kiosque. Mark les avait pris en charge, si bien que je le voyais chaque jour, souvent plus d’une fois. Il faisait partie de mon quotidien. Même quand il travaillait ailleurs, il venait toujours prendre le café à la maison d’hôtes. Nous nous asseyions sur la terrasse pour nous raconter notre journée. Parfois, nous ne disions rien. Cela ne semblait plus nécessaire. Mais notre relation n’avait rien de romantique, ce qui me convenait très bien. J’étais à mille lieues de m’imaginer que je comptais plus que cela pour lui.

Alors même que je commençais à sortir de ma coquille, Mark m’avoua qu’il était tombé amoureux de moi. Ses mots me firent l’effet d’un tremblement de terre. Et ce fut alors que l’évidence me frappa : lui aussi était devenu plus qu’un ami pour moi. Mes sentiments avaient changé trop graduellement pour que je m’en aperçoive. Quelle différence d’avec Paul ! Je n’en prenais conscience que maintenant.

Mon cœur était prêt à recevoir son amour. À peine l'avais-je accepté que je reçus un autre choc, encore plus important que le précédent. Mark m'annonça qu'il quittait Cedar Cove pour ne plus jamais revenir. Je n'y comprenais rien.

« Je t'aime, Jo Marie. Désolé, mais je pars et je ne reviendrai pas. »

Mais qui fait ça ? Et pour l'amour du ciel, pourquoi ? Voilà que déjà, il était parti. Pour de bon. Il avait vendu sa maison et donné ses affaires avant de disparaître.

Ce ne fut qu'ensuite que j'appris ce que dissimulait ce départ soudain. Par le passé, Mark était dans l'armée, cette même armée qui avait pris la vie de mon mari. Lui était revenu sain et sauf du Moyen-Orient, mais à quel prix... Il avait été forcé de laisser derrière un ami et collègue irakien, un informateur qui était devenu pour lui comme un frère.

Même si les circonstances ne dépendaient pas de lui, Mark se trouvait lâche de n'avoir pas fait tout ce qui était humainement possible pour sauver Ibrahim et sa famille. Il luttait avec sa conscience depuis son retour aux États-Unis. Il pensait ne pouvoir vraiment m'aimer que s'il repartait là-bas afin de secourir l'homme qui lui avait donné de cruciales informations pour sa mission. Mais ce serait au péril de sa vie, et je savais qu'il ne reviendrait certainement pas.

Désormais, il n'était plus là. Il n'avait pas prévu de m'avouer ses sentiments. En y repensant, je me rendais compte qu'il avait voulu m'épargner de vivre encore la perte d'un être cher.

Mais s'il pensait se montrer généreux en me quittant, il avait tort. J'appris par la suite qu'il m'avait caché la vérité de peur que je le dissuade de s'en aller, et il avait raison. J'aurais fait tout ce qui était en mon pouvoir

pour le garder à Cedar Cove. Il était parti en mission suicide.

Lors de son départ, je lui avais dit, surtout par colère et par amertume, que je ne l'attendrais pas. J'avais déjà commencé à abattre les murs qui m'avaient enfermée pendant trois longues années, et je ne comptais pas les reconstruire. Je continuerais ma vie. J'irais vers d'autres hommes. Et c'est bien ce que j'ai fait, quoique sans rencontrer quelqu'un qui me fasse me sentir aussi vivante que Paul et Mark. Mais, envers et contre tout, je sortais et je me reconstruisais.

Mark était parti depuis bientôt neuf mois, et je n'avais eu de ses nouvelles qu'une seule fois. Une seule fois. Tard dans la nuit, j'avais été tirée d'un profond sommeil par un coup de téléphone. C'était Mark, qui m'apprenait qu'il était arrivé en Irak et qu'il avait trouvé Ibrahim. La connexion était mauvaise et je ne l'entendais qu'à moitié, ce qui me frustrait beaucoup. J'étais affamée d'informations, j'avais besoin d'entendre sa voix, qui ne m'arrivait que par bribes. D'après ce que je pouvais comprendre, il était en train de quitter le pays, avec Ibrahim, sa femme et leurs deux petits enfants. Où envisageait-il aller ? Comment s'y rendrait-il ? Mystère.

Durant notre conversation sporadique, Mark m'avait demandé mon aide. S'il arrivait à faire sortir Ibrahim et sa famille d'Irak, il voulait être sûr que je les aiderais à s'installer aux États-Unis. Ce qu'il ne disait pas, ou ce que je n'ai pas pu entendre à cause de la friture sur la ligne, c'était qu'il comptait sur moi au cas où il ne s'en sortirait pas vivant.

Je lui avais promis que je ferais tout ce que je pourrais pour subvenir aux besoins de cette famille. Je n'avais pas le choix. Comment aurais-je pu refuser alors que Mark risquait sa vie pour eux ?

Mais depuis, plus aucune nouvelle. Pas un mot, pas une lettre, pas un appel. Silence radio. Il n'y avait qu'une seule explication : Mark avait échoué. Tout comme Paul, il ne me reviendrait plus jamais.

Nous étions désormais en juin, et j'essayais de maintenir Mark loin de mes pensées, sans grand succès. Il m'était plus facile d'empêcher quiconque de le mentionner. Surtout ma mère, qui me répétait qu'elle priait pour lui et pour le succès de sa mission.

Il m'était plus facile d'accepter sa mort. C'était rude, bien sûr, mais il faut me comprendre : le corps de Paul n'avait été identifié qu'un an après le crash. J'avais passé chaque jour, chaque minute de cette année-là à me dire qu'il avait peut-être survécu. Je m'étais accrochée à cet espoir comme au rebord d'une fenêtre au vingtième étage d'un immeuble.

Hors de question de recommencer. Pour ma santé mentale, je devais lâcher prise. Plutôt la chute libre qu'un faux espoir.

Quelqu'un d'autre ignorait mes efforts pour passer à autre chose : Peggy Beldon. Avec son mari, Bob, ils étaient propriétaires de Vents et Marées, une autre maison d'hôtes en ville. Après mon installation, ils m'avaient en quelque sorte prise sous leur aile pour m'apprendre les ficelles du métier. C'étaient de bons amis, tout comme Grace Harding, dont le mari était mort avant mon emménagement. Elle était tombée amoureuse et s'était remariée, mais elle savait ce que c'était que d'être veuve, et m'avait aidée à franchir cette nouvelle étape de ma vie. Tous trois comptaient beaucoup pour moi.

La seule qui semblait comprendre mon attitude et y accorder de la valeur était Dana Parson. Nous nous étions rencontrées relativement récemment, en cours de spinning. Nous avions à peu près le même âge. Elle

était mariée, avec deux enfants en bas âge et une carrière d'agent immobilier à temps partiel. Son mari était en télétravail, si bien que lorsque leurs enfants faisaient la sieste, Dana pouvait les lui laisser le temps d'un cours de sport.

Avant son départ, Mark s'était confié à Bob : pourquoi il vendait sa maison, pourquoi il quittait Cedar Cove pour le Moyen-Orient. C'était Bob qui était venu me trouver pour m'apprendre le fin mot de l'histoire. J'étais en colère, ce qui était bien compréhensible, mais je m'étais calmée depuis et je comprenais son raisonnement. Mark faisait ce qu'il avait à faire.

Par chance, j'avais des hôtes tous les week-ends jusqu'en août. Mais les jours de semaine étaient moins courus et la Villa Rose se remplissait selon les événements dans la région. J'avais décidé de tenter quelque chose de nouveau : prendre une locataire pendant tout l'été, avec un paiement chaque semaine.

Emily Gaffney devait arriver plus tard dans le mois, pile à la fin de l'année scolaire à Seattle. Nous avons brièvement discuté plusieurs fois au téléphone. Emily avait accepté un poste d'institutrice à Cedar Cove. Jusque-là, elle louait un appartement à Seattle, qu'elle comptait désormais sous-louer à une connaissance qui occuperait les lieux dès la mi-juin.

En bref, Emily avait besoin de déménager, et le plus vite serait le mieux. Elle songeait à acheter une maison à Cedar Cove, sans toutefois se précipiter. C'était pour cela qu'elle m'avait contactée.

Je n'avais jamais songé à prendre une pensionnaire. Là n'était pas mon intention en ouvrant la maison d'hôtes. Cependant, il faut bien avouer que je me sentais seule, et qu'un peu de compagnie au quotidien me tentait bien. Rover était un chien merveilleux, mais je

manquais de conversation. Même neuf mois plus tard, je ne m'étais toujours pas habituée à ma vie sans Mark. Parfois, j'avais l'impression d'être au bord d'un gouffre prêt à m'avalier tout entière.

Emily serait bientôt là, et j'avais hâte de la rencontrer en personne.

Un coup d'œil à ma montre m'apprit qu'il était l'heure de mon cours de spinning. J'avais toujours aimé faire de l'exercice. Pas pendant l'exercice lui-même, oh non ! Pédales sur un vélo d'appartement jusqu'à ce que mon derrière s'engourdisse et que mes jambes semblent sur le point de se détacher, quelle horreur... Mais j'aimais beaucoup ce qui s'ensuivait : la pêche pour toute la journée avec toutes ces endorphines, un soin physique comme mental.

— Allez, j'y vais ! dis-je à Rover.

J'avais mis mon pantalon de yoga et un débardeur, avec un bandeau à pois noirs et blancs. Rover évita mon regard. Il se considérait en droit de me suivre partout où j'allais, mais je ne pouvais pas l'emmener au spinning avec moi, si bien qu'il se coucha avec la truffe sur les pattes et détourna la tête pour me punir.

— Ouvre l'œil, marmonnai-je en verrouillant la porte derrière moi.

Dana était déjà sur son vélo. Après tout ce temps, on aurait pu s'attendre à ce que mon arrière-train se soit habitué à cette selle étroite, mais pas du tout. La plupart du temps, j'en descendais avec les jambes aussi courbées qu'un cow-boy octogénaire ayant passé sa vie à cheval. Ce qu'il me fallait, c'était quelque chose de plus confortable. Un siège de tracteur, par exemple.

— Tu passes une bonne journée ? me demanda Dana.

Les cheveux tirés en queue-de-cheval, elle était en position, les bras tendus, impatiente de commencer. Moi, je fixais le vélo en essayant de toutes mes forces de trouver une excuse pour partir.

— Jo Marie ? insista Dana.

— J'ai connu mieux.

Inutile de commenter l'évidence : je ne pensais qu'à Mark. La veille, j'étais allée au cinéma avec un certain Ralph. Il était très gentil, divorcé, mais il n'y avait tout simplement pas d'étincelle entre nous, pas même une allumette. Moi qui pensais que sortir me ferait du bien, j'étais déprimée en rentrant chez moi. Je ne savais pas ce que je cherchais, mais je savais que Ralph n'y correspondait pas. La soirée s'était terminée sur une note amère lorsqu'il m'avait proposé de nous revoir. Quand j'avais refusé, il avait fallu que je lui dise pourquoi. Les hommes, il faut vraiment tout leur expliquer...

Dana me fixait, et je voyais bien qu'elle hésitait à dire quelque chose. En toute franchise, je ne voulais pas parler de Ralph, ni de Mark, ni de qui que ce soit d'autre. Je résolus son dilemme en enfourchant le vélo et en me penchant en avant pour prendre appui sur le guidon.

— Parée au départ ?

— Prête, dit Dana.

Comme tout le reste du groupe. Nous nous lançâmes dans un sifflement de roues, tête et épaules baissées, bien décidées à faire monter notre rythme cardiaque jusqu'au seuil de l'implosion afin de garder la forme et vivre plus longtemps. Ça n'avait aucun sens à mes yeux, mais qu'est-ce que j'en savais ? Je me pliais à l'exercice, je le détestais autant que je l'adorais, et j'étais heureuse ensuite d'avoir fourni un tel effort.

J'essuyai la sueur sur mon visage avec une serviette avant de pousser un profond soupir.

— On est bientôt arrivées à Paris ?

Pour nous motiver, Dana et moi additionnions nos kilomètres depuis six mois : un voyage mental à vélo jusqu'en Europe. Dana, qui était une athlète-née, était loin devant. Je n'étais pas du genre à abandonner, et même si elle arriverait très certainement à Paris avant moi, je préférais prendre mon temps dans la campagne française, en dégustant fromages et vins imaginaires.

— On y est presque, m'assura Dana.

Je ne la croyais pas du tout.

— À mercredi, lançai-je en quittant le cours.

Lorsqu'elle avait une minute de libre, ce qui était rare, Dana passait prendre le thé à la maison d'hôtes. J'appréciais ses visites : quel plaisir d'avoir une amie qui me comprenne.

J'avais hâte de prendre une douche et de me délasser sur la terrasse. Le printemps avait été magnifique jusque-là, inhabituellement ensoleillé pour Seattle. Que faire à dîner ce soir ? Je mangeais beaucoup de salades, rapides et faciles à préparer.

En m'arrêtant à la boîte aux lettres, j'y trouvai quelques prospectus, un magazine de cuisine – je les dévorais comme des romans – et quelques factures. Je posai tout cela sur le comptoir de la cuisine avant d'aller me doucher. Maintenant que j'étais revenue, Rover m'avait pardonnée. Il pencha la tête sur le côté en me regardant.

— Je t'ai déjà promené aujourd'hui, lui rappelai-je.

Je le gâtai terriblement, au point que nos rôles s'inversaient. Il me fallait lui rappeler de temps à autre que c'était moi le chef, pas lui – un combat perdu d'avance.

Après ma douche, je me sentais beaucoup mieux et m'installai sur la terrasse, au soleil, dans mon fauteuil en osier blanc, les pieds sur l'ottomane, un verre

de thé glacé à la main. C'était ma place habituelle, au point que j'en oubliais presque d'apprécier la vue. La baie s'étendait en contrebas, avec sa marina pleine de bateaux de toutes tailles qui dansaient à la surface de l'eau. Les montagnes Olympiques se dressaient dans le lointain sous un ciel radieux. Après avoir laissé ce spectacle m'hypnotiser quelques instants, j'ouvris mon magazine.

C'est alors qu'une carte postale s'échappa d'entre les pages.

Elle venait de l'étranger, comme en témoignait le timbre, et même si elle n'était pas signée, je sus tout de suite qu'elle était de Mark.

*Je profite de la plage à Jeddah !*

*Pas de réseau pour les codes.*

*J'ai retrouvé les bagages perdus, mais le mien est très abîmé.  
En train de rentrer.*

*Je t'aime.*

## 2

Mark Taylor

**J**E N'AI JAMAIS ÉTÉ LE GENRE de héros suave et bardé de muscles qu'on croise dans les romans d'amour. Parce que j'étais grand et mince, on m'avait surnommé « Maigrichon » au lycée. Je m'étais un peu remplumé après la vingtaine, mais en me regardant dans le miroir, je ne me trouvais pas beau. Non que je fasse vraiment attention à ces choses-là : j'étais ainsi, voilà tout – et je ne voudrais pas sembler vulgaire, mais je me foutais bien de l'avis des autres.

Du moins jusqu'à ma rencontre avec Jo Marie.

Son opinion de moi m'importait désormais tant – un développement bien involontaire de ma part – que j'étais prêt à risquer ma vie pour être digne d'elle. C'était pour Jo Marie que je me retrouvais aujourd'hui au beau milieu d'une zone contrôlée par Daech, à la frontière de la Syrie. Il faisait si chaud que la chaleur nous vidait de toutes nos forces. La température moyenne était de

quarante-six degrés juste après midi et, comme si le soleil ne suffisait pas, nous portions des couches et des couches de vêtements. Après près d'un an à cuire sous le ciel d'Irak, on aurait dit que j'étais du coin.

Ma mission était de retrouver mon ami et ex-informateur, Ibrahim, et leur faire quitter le pays, à lui et sa famille – sa femme, Shatha, et leurs deux enfants. Le gouvernement américain m'avait aidé à passer la frontière, mais pas gratuitement : on m'avait chargé d'une autre mission au passage, une mission qui aurait dû être maintenant finie. Malheureusement, ce n'était pas le cas. Localiser Ibrahim, qui se cachait au nord de l'Irak chez des parents, avait été le plus difficile : repartir aurait dû être une promenade de santé. Mais rien ne se passe jamais comme prévu, pas vrai ? En tout cas, pas pour moi. Nous étions cernés par des hommes qui voulaient notre mort depuis bientôt quatre mois. Bien sûr, c'était déjà le cas la dernière fois que j'étais dans la région, du temps où elle était contrôlée par l'armée américaine. Je savais déjà en arrivant que je risquais fort de ne pas survivre à tout ça.

Sans les capacités médicales de Shatha, je me serais retrouvé six pieds sous terre. C'est ça, quand on se prend une balle. Il m'avait fallu près de trois mois pour me sentir suffisamment fort pour repartir, et nous avions à présent repris la route, tant bien que mal, vers l'Arabie saoudite, à la rencontre de notre équipe d'exfiltration.

En arrivant en Irak, j'avais mis des semaines à retrouver la piste d'Ibrahim. Durant mon déploiement, nous travaillions ensemble : je parlais couramment farsi et arabe, et Ibrahim était mon informateur. Puis, du jour au lendemain, sans signes annonciateurs, mon unité avait quitté la région. Ce départ abrupt m'avait choqué : en quelques heures à peine, tout le complexe

était démantelé et nous avions disparu, à croire que nous n'avions jamais été là. Je ne pouvais pas me justifier auprès d'Ibrahim. Je ne pouvais pas lui dire que je parlais, ni trouver un moyen de l'aider. Le protocole exigeait que nos informateurs nous confient leurs armes. Avant de partir, nous ne les leur avons pas rendues. En d'autres termes, notre disparition soudaine les laissait sans défense. J'avais bien tenté d'expliquer à mon supérieur que nous les condamnions à mort, mais il ne pouvait rien faire. Il obéissait aux ordres, ça n'allait pas plus loin. Lorsque j'avais insisté, en disant que cela revenait à les assassiner nous-mêmes, cela n'avait fait aucune différence.

Cette expérience m'avait dégoûté de l'armée. À la fin de mon contrat, je n'avais pas souhaité me réengager. Cette décision n'avait rien d'anodin pour moi. J'étais fils de militaire, et ma famille servait son pays depuis la Seconde Guerre mondiale. Mon grand-père était sous les ordres de George Patton, mon père avait fait le Vietnam, et tous deux avaient été décorés.

J'avais toujours imaginé suivre leurs traces. Voilà que sous le coup d'une colère plus que justifiée, j'avais tourné le dos à ce futur-là. Je n'étais heureux que d'une chose : que mon père ne soit plus là pour le voir. Quoique, en vérité, je pense qu'il aurait été d'accord avec moi.

Sans but dans la vie, je m'étais installé à Cedar Cove, et comme j'étais doué de mes mains, j'étais devenu « homme à tout faire ». Par chance, je n'avais pas besoin d'argent. Mes parents étaient tous deux décédés et mon père avait fait de bons investissements : avec un peu de prudence, je pourrais vivre de mon héritage pour le restant de mes jours. Je n'avais pas besoin de proches non plus. Mon seul ami, l'homme auquel j'aurais confié ma vie, était Ibrahim, et je l'avais abandonné à un sort